

LE RETOUR AU PAYS

ÉTAIT à L..., où j'avais été faire un voyage pour affaires. Assis seul sur un banc, j'attendais le chemin de fer à je ne me souviens plus quelle station, quand je vis un vieillard s'approcher de moi et s'asseoir sur le même banc.

Il me fit un salut amical et je le lui rendis : à son accent, j'avais reconnu un compatriote ; il en fut de même pour lui, car aussitôt il me tendit loyalement sa main que je serrai avec plaisir.

Nous nous fîmes nos confidences : il y avait trente ans qu'il était parti du pays, et l'on sentait que c'était pour lui un bonheur que d'en parler et d'en rappeler les souvenirs. Il était justement du même endroit que moi. Il me raconta ses voyages de par le monde, ses courses lointaines, ses aventures après lesquelles il était venu se fixer définitivement en Canada, comme dans une autre France, comme dans une autre Patrie.

—Mais, lui dis-je, n'êtes-vous jamais retourné au pays et ne pensez-vous pas à le revoir un jour ?...

—Hélas ! reprit-il avec un accent de tristesse qui me frappa, j'y suis retourné une fois, et, dussé-je vivre des siècles, je n'oublierai jamais les circonstances où je le revis pour la dernière fois. Depuis quinze ans j'en étais parti, quand je résolus enfin de mourir au milieu des miens. Je partis donc du Mexique où j'avais beaucoup voyagé, et je revins en France. Quelques jours après, j'approchais du village. Le soir descendait doucement sur la terre, et déjà le soleil laissait la place libre au disque argenté de la lune, quand je m'engageai dans le chemin creux de St George, qui mène à La Roche Corbon... O mon jeune ami, que d'émotions se pressaient dans mon cœur, émotions à la fois douces et douloureuses, qui, tantôt me plongeaient dans une paix délicieuse, et tantôt faisaient monter malgré moi des sanglots dans ma poitrine !

—Enfin, j'allais revoir mon pays !... Depuis quinze ans que j'en étais sorti, y laissant toutes mes espérances, tous mes souvenirs, tous mes projets, tout mon cœur !... J'étais donc dans ces chemins que j'avais tant de fois foulés alors que j'étais jeune, alors que mon pied ne tremblait pas encore et que je ne connaissais d'autre horizon que celui de nos coteaux chargés de vignes !

—Que de changements depuis mon départ ! et cependant c'était bien encore ce même chemin, ces mêmes rochers, et, là-bas, au détour de la route, ce vieux chêne qui tant de fois m'avait couvert de son ombre... Il me semblait que tous ces objets inanimés me reconnaissaient comme je les reconnaissais moi-même ! Je pressai le pas : rendu devant le grand chêne, toujours majestueux dans sa vieillesse, je me découvris. O mon vieil ami ! pensai-je, que ne suis-je resté comme toi au pays natal ! que n'ai-je, comme toi, grandi sous le beau ciel de la Patrie ! comme toi, que n'ai-je pris un lieu fixe pour mon existence, et où j'aurais pu offrir au malheureux l'ombre de mon toit, comme toi l'ombre de tes branches au voyageur accablé qui tombe sur le bord du chemin !...

—Telles étaient mes pensées... Je m'éloignai, rêveur, promenant mon regard plein d'une tristesse mélancolique sur l'admirable paysage qui se déroulait devant mes yeux...

—Soudain, mon cœur se mit à battre avec violence, et un flot de larmes monta à mes yeux : là, au bas du coteau, ce clocher, ce village !... C'était là que j'étais né, là que j'avais vécu, là que j'avais aimé, dans ce printemps de la vie où l'on cueille les premiers fruits du bonheur et de l'amour !...

—Oh ! comme tous mes souvenirs se pressaient dans mon cœur !... Voyez-vous, mon ami, si j'étais parti autrefois du pays, c'est qu'une raison bien grave m'y avait déterminé. De nos jours, beaucoup de jeunes gens ne savent pas ce que c'est que le lien d'une solide amitié, et surtout ce que c'est que le parfum d'un premier amour, parfum que le moindre souffle emporte et dont il ne reste plus que le souvenir !

—J'avais un ami, Léon Flavigny ; nous nous étions connus dès l'enfance, nous nous étions

dide enfant que, sans le savoir, nous aimions à l'insu l'un de l'autre... Pourtant, un soir, Léon m'avoua qu'il aimait Marguerite. Dès cet instant, mon cœur fut atteint d'une plaie incurable, plein d'amour pour Marguerite, rempli d'amitié et de reconnaissance pour Léon, ma vie ne fut plus qu'un long combat. Oh ! alors je regrettais cette mort dont il m'avait arraché sur le champ de bataille, au péril de sa vie ! Pourquoi vivre plus longtemps, me disais-je, si le meilleur des amis m'enlève le plus précieux de mes biens !

—Cependant, je résolus de me taire et d'enfouir dans le secret de mon cœur le mal qui me rongea. Tous les jours, j'étais témoin de leur amour, Léon, je le sentais, était le préféré... Enfin, un jour, il vint à moi tout joyeux, il m'aborda et me tendant la main :

—Mon cher Pierre, dit-il, je viens t'apprendre une nouvelle qui, j'en suis sûre, te comblera de joie : dans huit jours, j'épouse Marguerite...

—A ce coup de foudre, je pâlis : cependant, je fis bonne contenance ; je le félicitai même de son bonheur, et je m'éloignai la mort dans l'âme...

—La veille du mariage, il vint me voir. Il me trouva en pleins préparatifs de départ ; je le fis asseoir près de moi, et là, franchement, la main dans la main, je lui ouvris mon cœur.

—Adieu ! mon ami, lui dis-je en terminant, je pars, mais en m'éloignant j'emporte dans mon cœur la plus douce des consolations : celle de savoir que Marguerite aura un époux digne d'elle et qui assurera son bonheur...

—Il voulut me retenir, il pleura comme un enfant ; tout fut inutile : son bonheur, celui de Marguerite, ma propre tranquillité, demandaient mon départ. Léon m'avait conservé la vie au prix de la sienne, c'était mon devoir de sauvegarder son cœur même en brisant le mien !

—Le lendemain, cependant, je voulus les voir tous deux, et tandis que les cierges brillaient sur l'autel orné de fleurs, tandis que le calice étincelait sous son voile au milieu des nuages parfumés de l'encens, caché derrière un pilier, je fus témoin de la scène auguste ; au milieu du silence pieux des assistants, j'entendis les « oui » solennels prononcés par les époux nouveaux... Après la messe, je les vis encore s'avancer et traverser l'église, unis pour toujours ! Ils passèrent tout près de moi ; elle, souriante, s'appuyant avec confiance et abandon sur son bras loyal ; lui, sérieux et grave, mais rayonnant de tout le bonheur



Je la suivis des yeux : elle alla s'agenouiller non loin de là près d'une tombe.—Page 190, col. 1.

qu'on doit ressentir ce jour-là !...
—Et moi, cloué sur ma place, je les contemplai une minute, plein d'attendrissement, il me semblait qu'une voix consolatrice me disait : « Vous comme ils sont heureux ; ce bonheur, c'est ton ouvrage !... »

—Ils disparurent. Je tombai en sanglotant sur mon prie-Dieu : tout était consommé.
—Voilà pourquoi j'avais quitté le pays... Et maintenant que j'y revenais, tous ces événements reparaissaient devant moi... Léon ! Marguerite ! qu'étiez-vous devenus ?... Allais-je vous revoir encore vous aimant comme au premier jour ?... Je me plaisais à croire que j'aurais bientôt le bonheur de leur serrer la main et que, guéri par ma longue absence, mon pauvre cœur confondrait dans une même amitié, dans une semblable estime, ces deux êtres si chers !...

—Deux frères n'auraient point fait ce que nous faisons l'un pour l'autre.

—Hélas ! nous avions chacun un cœur tendre, et ces cœurs qui nous avaient unis furent aussi la cause de notre séparation.

—Dans le village, nous connaissions tous deux une jeune fille d'une grande beauté, pure et can-